

François Brune

MÉMOIRES  
D'UN  
FUTUR PRÉSIDENT

*« Gouverner, c'est parler. »*

Le Président

Séquence 3

## Mémoires d'un futur président

*Au fil de votre été :*

Liste des séquences proposés le jeudi...

- 21 Juin. *Séquence 1.*
- 28 Juin. *Séquence 2.*
- 5 juillet. *Séquence 3.*

*Fier des produits innovants qu'il exporte (des instruments de torture informatisés), un PDG authentique doit savoir expliquer en quoi le profit des élites assure la prospérité des masses... (voir [séquence précédente](#))*

Stéphane Chelet s'était pratiquement tu lors de cette mémorable réunion : éprouvait-il quelques scrupules secrets ? Je l'invitai à dîner, après que l'Assemblée générale eut réussi comme prévu. Dès l'apéritif, il me confia effectivement qu'une « espèce de gêne » lui chatouillait la conscience ; j'eus naturellement la délicatesse de comprendre sans me formaliser. Je ne voulais pas heurter un collaborateur dont les capacités rédactionnelles m'étaient déjà d'un grand secours. Il fallait néanmoins effacer de son esprit ces réunions où nous avions parlé un langage trop réaliste.

Au demeurant assez terne, Chelet venait de l'Éducation nationale, où il avait cru pouvoir enseigner le français, sous prétexte qu'il aimait la littérature. Vieux garçon intègre, dans son long costume gris égayé d'une rosette, il était l'image même de la caution humaniste dont j'avais besoin. Pétri de classicisme, il avait l'art de traduire en vocabulaire moral (le beau, le vrai, le bien ! ) les réalités les moins nobles, pour peu qu'on les lui ait rendues acceptables : le seul problème était de ménager des transitions à sa crédulité. Comme il ne supportait en tout lieu qu'une vision du monde idéalement rassurante, il mettait d'autant plus de ferveur à convaincre qu'il cherchait à se persuader lui-même. Ainsi pour la paix sociale : son ardeur communicative finissait parfois par m'émouvoir moi-même.

En fin de soirée, je le pris à part. Je déclarai m'ouvrir à lui avec la même simplicité qu'il avait manifestée :

— A propos de cette gêne morale dont vous m'avez parlé, je voudrais, cher ami, vous confier... vous dire en confidence que, mois non plus, je ne suis pas très à l'aise.

— Comment cela ?

— Certes, le président en moi ne peut renier le langage que je tiens officiellement ; mais, croyez-le bien, l'homme que je suis n'accepte pas toujours de gaieté de cœur les exigences que ma fonction m'impose. Souvent, voyez-vous, je m'interroge, je doute...

— Que faire ?

— Eh bien, je songe... je songe à une reconversion, au moins partielle, de notre entreprise.

— Ah, j'aurais dû m'en douter ! fit-il, soulagé.

Et, ce disant, je caressais les boucles blondes de mon enfant, qui s'était endormi dans un fauteuil : un ange !

Je n'étais pas à une conversion près : je décidai effectivement de reconvertir notre production. Pour de multiples raisons : baisse soudaine des conflits mondiaux ; qualité supérieure de nos appareils qui ne s'usaient plus, donc saturation des stocks ; concurrence américaine partout redoutable ; enfin, recrudescence de ce qu'on appelait la torture « sauvage », celle qui se pratique sans instruments raffinés, en bricolant.

Nous donnâmes d'abord dans l'industrie pharmaceutique ; puis, par le biais de la contraception et des pompes à avortements clandestins, nous ne devions pas tarder à déboucher sur le sexe : ce qu'il y a de plus rentable dans le secteur Santé, qui nous était cher. Le Sexe ! Je prononçais « Chèqu'ss ». Le Sexe, c'est l'avenir de l'homme, c'est son passé et son présent, c'est son centre, c'est son juste milieu, où se réconcilient la droite et la gauche dans un apolitisme inespéré ! Il y avait là un champ immense de besoins à développer ou à créer, d'autres disent « libérer » : le marché du

## MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Sexe fut notre repos du guerrier. Que vouliez-vous qui nous restât, après la guerre ? L'amour, évidemment... Ce sont là les deux mamelles commerciales de notre civilisation.

Mais l'aspect le plus original de ma nouvelle politique fut que, parallèlement aux campagnes de publicité et de ventes rituelles, nous soutenions financièrement une Association privée dont la mission était précisément de protester contre l'étalage en tous lieux d'images de plus en plus impudiques, contre l'érotisation effrénée des films, contre les spectacles de plus en plus pervers, toutes choses qui matraquaient journellement nos existences et qui conditionnaient dangereusement les mœurs de nos enfants. Ma femme en faisait partie ; Chelet en était président ; de nombreux actionnaires bien-pensants y participaient sincèrement et bénévolement. Régulièrement, l'Association déplorait, dénonçait, jetait un cri d'alarme : en tout, il faut éviter les abus. Mais surtout, elle freinait principalement la concurrence en condamnant ses excès. Enfin, elle ne manquait pas de nous être utile à long terme, puisque, on le sait, individuellement comme socialement, l'interdit renforce toujours la fascination du sexe. Ah, docteur Freud ! Freud contre Marx ! O capitalisme !

Il fallait voir le bon Chelet assumer à la fois mon secrétariat et la présidence de l'Association. Le service que me rendait son prophétisme était inappréciable. Comment ne pas admirer le désintéressement de cet homme qui consacrait ses efforts et ses écrits à spiritualiser l'argent que je gagnais ? Pareil idéaliste est bien nécessaire aux grands hommes pour la purification de leurs entreprises. Je me sentais son De Gaulle, il était mon Mauriac. Bien différent de Fouchcard, et même à l'opposé, mais comme ils se complétaient tous deux à mon service ! En vérité, flanqué d'un homme de lettres sachant parler et d'un homme de main sachant se taire, j'avais déjà presque tout d'une vedette politique.

## MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Malheureusement, en provoquant plusieurs licenciements et certaines réadaptations impératives du personnel, notre reconversion suscita des remous dans l'entreprise : on connaît le conservatisme des syndicats révolutionnaires. Là-dessus, quelques fausses manœuvres de Giraudur, le directeur technique, gâtèrent l'atmosphère de l'usine : c'est alors qu'un stupide accident du travail se produisit, qui mit le feu aux poudres. Nous étions au début du printemps ; à Courchevel, où je prenais quelques jours de détente, je reçus un télégramme : « Prière revenir de suite. Séquestration du directeur. Usine occupée. » Le journal du matin confirmait la nouvelle : je n'eus que le temps de sauter dans un avion.

Que s'était-il passé exactement ? Un ouvrier avait eu un doigt happé par sa machine, le maladroit ! J'ai toujours pensé, en dépit des témoignages, qu'il avait enfreint les consignes de sécurité ; j'en mettrais ma main au feu. Toujours est-il que les syndicats en mal de revendications populaires s'emparèrent de ce doigt broyé ; ce fut l'escalade : assemblée des travailleurs, vote à main levée (avec ou sans doigt), occupation de l'usine et, pour tout arranger, séquestration de Giraudur qui avait voulu forcer un piquet de grève.

En traversant la ville au volant de ma ZM-704 Peugeot-Citroën noire, je découvris partout des affiches, des tracts, des placards qui exaltaient « la lutte de la classe ouvrière » contre « le patronat assoiffé de profit ». Et avec un mélange d'inquiétude et de contentement je réalisai tout à coup : le patronat, c'est moi. L'usine était couverte de banderoles, jonchée de pétitions ; toutes les réclamations d'usage y passaient : conditions de travail, horaire hebdomadaire, salaires, grilles, retraite, pouvoir syndical, socialisme, etc. La politisation du mouvement était évidente. Au portail

de l'usine, une inscription géante s'étalait : « AUTO-GESTION ! » Comme je ralentissais pour bien voir, les gars du piquet de grève prirent des airs goguenards, en secouant vers moi les troncs de fer blanc avec lesquels ils quêtèrent sur la voie publique. J'accélérai aussitôt ; ces messieurs nageaient décidément en pleine Utopie !

Côté direction, le spectacle était affligeant : on se partageait entre la colère et la panique.

— C'est un scandale, disait-on : ils n'ont même pas la reconnaissance du ventre !

— Les travailleurs ne devraient avoir qu'un droit : celui de se taire. Et dire merci.

— Car qu'est-ce qu'un travailleur ? Un rescapé du chômage.

— Dès qu'ils ont la parole, ils en profitent pour réclamer du pouvoir !

Toutes ces plaintes, justes sans doute, ne faisaient pas avancer la question.

— Il y a des gauchistes, dans le tas ! disait Chelet avec effroi.

— Des gars qui veulent tout détruire, sans se soucier de leurs camarades !

— Quelle bande de salauds, ils n'ont même pas de solidarité entre eux ! concluait Fouchcard.

Le colonel Limogeard était venu, s'estimant mobilisé, pour faire appliquer la pédagogie des armées :

— Je dis, moi, je dis qu'il faut briser la grève en licenciant tous les meneurs, ordonner à chacun de réintégrer son poste de travail, et augmenter les cadences pour qu'on n'entende plus parler d'autogestion !

Le chef de publicité n'était pas de cet avis :

— Nous pouvons lâcher une augmentation, au rythme où vont les prix...

— Alors, reprenait Chelet, problématique : qu'est-ce qu'on augmente, les salaires, ou les cadences ?

— Les cadences ! clamait-on.

— Il suffira de procéder insensiblement.

— Il est bon de rythmer l'effort de l'homme.

— Il sera habile alors de laisser les salaires croître légèrement.

— Le tout, c'est qu'ils croissent moins vite !

— « Qui veut voyager loin ménage sa monture », rappelait Chelet.

J'intervins alors : j'en avais assez entendu.

— Messieurs, un mot manque dans vos discours, c'est le mot *stratégie*. Vous mêlez les réactions passionnelles et l'analyse de la situation. Or, celle-ci appelle à mon sens une stratégie en deux temps. D'abord, il faut laisser cette grève se faire : offrir au prolétariat un moment d'épopée syndicale est une bonne thérapeutique collective. Ensuite, nous négocierons, mais nous négocierons en force, à l'heure où les escarcelles seront vides et les esprits lassés.

— Mais si la situation pourrit, nous allons vers une affaire Lip ! s'exclama Limogear, qui avait de la mémoire.

— En effet, dit Chelet, la presse nationale est alertée. Les ouvriers ont eu droit à un flash au journal télévisé régional. On dit que des intellectuels parisiens ont quitté la rive gauche pour camper dans nos murs.

— Si cela continue, fit Fouchard, le gouvernement va s'en mêler !

— Cela m'étonnerait, répliquai-je : il aurait trop peur de ne pouvoir s'en démêler.

Limogear se fit entendre à nouveau ; hanté par son idée fixe, il s'en prenait au scepticisme du chef de publicité.

— Moi, Monsieur, si j'avais eu à régler l'affaire Lip, savez-vous ce que j'aurais fait ? C'est bien simple : j'aurais d'abord nommé un médiateur, pour la forme, puis j'aurais délogé les grévistes à coups de CRS. Parfaitement. Cette opération réussie, j'aurais déclaré :

Lip, c'est fini ! Et alors, faites-moi confiance, on aurait vu ce qu'on aurait vu !

Approbatif, Fouchcard reprit :

— Il faut libérer l'usine avant tout. Il suffit d'un ordre : le préfet est d'accord.

— Ce serait stupide ! dis-je.

— Mais s'ils s'emparent des stocks, s'ils écoulent la marchandise ?

— Les entrepôts sont distants de l'usine, vous le savez, et gardés par des ouvriers dont nous sommes sûrs : on ne les a pas choisis au hasard.

Et à dire vrai, je voyais mal nos syndicalistes faire la tournée des sex-shops et autres magasins spécialisés, quel que fût par ailleurs le soutien de la gauche libidinale. Une amplification « lipienne » n'était pas à craindre chez nous.

— Mais Giraudur est sous séquestre, dit le juriste. Que comptez-vous faire ?

— Prendre sa place.

On se récria. Je conservai mon sérieux :

— Oui, Messieurs, prendre sa place. Je crains trop de sa part d'autres maladresses, ou même des voies de fait. Prendre sa place et, bien entendu, convaincre les grévistes de me libérer.

— Bravo ! dit Limogeard, retourné. Un vrai chef marche toujours en tête des bataillons.

Accompagné de Fouchcard, j'entrai dans l'usine. Regards hostiles, sourires ironiques ; silences gênés. Le P.-D.G. en personne, Georges de Mapon ! Sur mon passage, on baissait la voix, les réflexions se faisaient timides : « Il vient pourquoi ? », « Il est gonflé », « Il en a, quand même... » Les responsables furent ahuris lorsque j'eus fait ma proposition. Il fallut attendre leur conférence au sommet ; la réponse fut positive. La seule opposition était venue de Giraudur qui, faisant son Mac

Mahon, avait prétendu rester sur place. Il repartit sous les huées, protégé par Fouchcard.

Dans le bureau de la direction technique où l'on me gardait, j'étais à l'aise. Ils avaient commis l'erreur d'accepter mon offre, croyant échanger un goujon contre une truite : ils seraient vite contraints de me relâcher après mon acte chevaleresque, dont la presse allait se faire l'écho. En attendant, on se montrait prévenant à mon égard. Comme on me proposait la cigarette du condamné, j'offris le feu. Puis il y eut entre eux et moi quelques propos d'une agressivité contenue. Et la vraie conversation commença quand un militant C.F.D.T., lorgnant mon teint hâlé, estima privilégiée la vie des patrons : les travailleurs, eux, n'avaient pas droit aux sports d'hiver ; chaque jour plus fatigués, ils se retrouvaient accidentés du travail, mutilés ; on les dédommageait à peine ; ça s'appelait l'exploitation.

J'aurais pu répondre avec humour qu'à la montagne, un patron peut se casser la jambe ; mais je préfèrai me laisser aller à une certaine chaleur, qui devait devenir une juste plainte. Il était trop facile de parler d'exploitation ! N'avions-nous pas des responsabilités, nous autres ? N'avions-nous pas nos cadences de travail, nous aussi ? Et le spectre de la faillite ? La faillite, ce déshonneur, quand le chômage n'est qu'un coup dur ! Nous, les patrons... Nous, les patrons, accablés chaque soir de problèmes techniques ou humains qu'il fallait méditer ; nous qui étions jour après jour écrasés de réunions, d'informations, de décisions à prendre, de collègues à contrer ; nous qu'on poussait de partout à culpabiliser notre autorité ; nous qui devions lutter contre les idéologies subversives qui gagnaient parfois des gens de notre propre bord ; nous qui supportions de mois en mois le dirigisme proliférant de l'Etat, entrave permanente à notre liberté d'entreprendre ; nous qui étions même trahis par des gouvernants que nos capitaux avaient fait élire, et qui croyaient habile de réaliser leurs promesses sociales ;

nous qui désespérions de voir nos marges bénéficiaires, de tout temps insuffisantes, se réduire d'année en année comme des peaux de chagrin, sans qu'il nous fût donné d'élever nos prix, ou de bloquer nos charges sociales ; nous qui, en conséquence, étions conduits malgré nous à recourir à des jeux d'écritures ou à des subterfuges paralégaux pour maintenir à la fois le principe de l'autofinancement et la réalité du profit, afin d'exaucer les actionnaires, dont nous faisons partie ; nous les patrons, pris entre l'enclume de la technostucture, le marteau des multinationales, et la faucille des syndicats ; nous les patrons, victimes d'un véritable racisme antipatronal, qui faisait de nous des étrangers dans la patrie, aux yeux même des immigrants ; nous, les patrons, les gradés, les maudits qui, chaque week-end, partions crispés, le long de routes meurtrières, vers de pauvres résidences secondaires péniblement relevées de leurs ruines, où il fallait encore abattre un travail noir sur des dossiers ingrats ; nous les patrons, les obscurs, nous les seuls vrais travailleurs du dimanche, parfois la truelle à la main, nous enfin, les incompris du monde moderne, menacés tantôt par la dépression nerveuse, tantôt par la crise cardiaque, nous ne l'étions pas, peut-être, *exploités* ? Était-il de tout repos, le calvaire des dévôts du profit ? Et n'étions nous pas pour tout dire, nous aussi, *aliénés* — bien plus qu'ils ne l'étaient eux-mêmes ?

A ce moment, j'étais bien entouré par une dizaine de « camarades » que mon discours impressionnait. Il fallait cependant l'achever, pour n'être pas emporté par l'émotion. « Mais nous », conclus-je, nous supportions notre sort, sans grève et en silence. Invinciblement, inmanquablement, nous faisons prospérer la France, quoi qu'il nous en coutât. La France, et parfois même la Suisse, bénévolement.

— Franchement, vous vous voyez à ma place ?

Ce fut mon dernier mot. Dire qu'ils pleuraient à

chaudes larmes sur la condition patronale serait excessif ; mais ce n'est pas sans un embarras ému qu'ils me quittèrent pour se réunir et décider de faire *le geste* : j'étais libéré dans la soirée.

Trois semaines s'écoulèrent. Le nombre de grévistes baissait chaque matin, lors de l'assemblée quotidienne des syndicats et du personnel. Nous avons refusé toute négociation tant que l'usine resterait occupée. « Non que j'y voie personnellement quelque inconvénient, avais-je déclaré ; mais, comprenez-moi : je ne suis pas seul maître à bord et, malheureusement, le conseil d'administration fait un préalable de cette évacuation. » Nos entrepôts continuaient à fonctionner ; mes stocks tenaient le coup. Nous allions sans souci vers le pourrissement que j'avais prédit.

Mais un obstacle imprévu surgit. Je revois Fouchard débarquant, essoufflé, dans mon bureau :

— Ils ont décidé de remettre l'usine en marche et de lancer une nouvelle production !

— Je le sais, dis-je : ce n'est pas en vain que j'ai fait disposer des micros dans leur salle de réunion.

— On ignore comment ils comptent s'y prendre, mais ils sont organisés.

— C'est défier toute loi économique ! dit le chef de publicité.

Cette action sentait le gauchisme à cent pas ; elle pouvait relancer l'enthousiasme populaire, obtenir la sympathie du grand public. Il fallait l'écraser dans l'œuf ; mais qui donc pouvait avoir inspiré une semblable idée ?

## VI

Je m'enquis immédiatement des sources possibles d'un pareil projet. Des hommes de confiance sillonnèrent la ville à l'affût d'informations. Par des médiations diverses, je fis sonder la municipalité communiste qui ne goûtait guère le mot d'autogestion, et encore moins l'idée. Sans dénoncer personne, celle-ci nous mit cependant sur la bonne piste ; et j'appris bientôt qu'il existait dans nos équipes d'O.S. un prêtre ouvrier qui, sans avoir aucune responsabilité syndicale, était l'éminence grise du mouvement, ou plutôt l'éminence blanche, car c'était un dominicain. J'avouai ma stupéfaction :

— L'Eglise travaille pour le Sexe, maintenant ?

Justement non : trouvant notre production immorale, notre homme avait convaincu les syndicats d'en changer. Sur-le-champ, je téléphonai à l'évêque le plus proche. Il n'était pas au courant. Il me proposa néanmoins de me ménager une entrevue avec l'intéressé, si celui-ci acceptait ; celui-ci accepta ; je partis pour l'évêché.

L'évêque m'accueillit fort cordialement :

— Dans cette douloureuse affaire, mon fils...

— Mon souci principal est le plein emploi de nos frères ouvriers, enchaînai-je sans lui laisser le temps d'achever sa phrase.

Il m'avertit que le Père Prolau — c'était son nom — avait accepté l'entretien d'assez mauvaise grâce, refusant de troquer pour l'occasion sa tenue d'ouvrier contre la robe blanche. Je lui dis que je ne m'en forma-

lisais pas : c'était l'homme que je cherchais sous l'uniforme.

Effectivement, le bleu de travail de l'abbé Prolau jurait dans le fauteuil Louis XVI où il m'attendait. L'évêque fit les présentations et s'esquiva. Convaincu qu'en face d'un dominicain, mon seul atout était de parler un langage jésuite, je rompis le silence le premier.

— Certes, dis-je, j'imagine que les conditions de travail de nos frères ouvriers ne sont pas toujours idéales.

— Ce ne sont pas vos frères, Monsieur : vous êtes leur ennemi.

— Soit, concédai-je. Nous sommes des frères ennemis : la situation est biblique.

Mais il ne l'entendait pas de cette manière. En quelques phrases-slogans dont je ne saurais reproduire les termes par égard pour son ordre, il me prêcha un christianisme révolutionnaire. En vain, je tentai de lui décrire un capitalisme à visage humain. Il crachait à la face du Capital-Sauveur !

— Le capitalisme, c'est l'injustice !

— Voyons, la justice n'est pas de ce monde.

— Le capitalisme se nourrit de l'homme.

— C'est bien la preuve qu'il l'aime.

— Vos gains sont illégitimes !

— Très bien, dis-je ; mais si l'on considère l'immense misère qui règne sur la terre, tout revenu est illégitime.

— Le profit, les plus-values sont un vol permanent !

— Proudhon l'a dit mieux que vous.

— Il vous faudra bien rendre à la classe ouvrière ce qui est à la classe ouvrière !

— Toujours des questions de gros sous : pensez un peu à la *qualité* de la vie.

— N'avez-vous pas honte, de tenir des propos aussi hypocrites ?

— Honte de quoi, Monsieur le prêtre ? Entre la société communiste où tout le monde est ouvrier et la société capitaliste où tout le monde devient patron, j'ai

choisi. J'ai choisi la voie de la véritable autogestion, celle du capitalisme par lui-même. Aussi bien, je produis pour les masses au lieu d'exciter la foule, Monsieur ; j'entreprends au lieu d'espérer ; je gère au lieu de geindre ; je prospère au lieu de protester. C'est là la modeste leçon que...

— Vous mentez ! Seul l'intérêt vous mène.

— Mais l'homme n'agit que par intérêt : la preuve, c'est que vous défendez le vôtre, enfin le leur...

— Justement ! L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes !

— Alors dans ce cas, comprenez que je ne fasse pas d'excès de zèle.

— Vous voilà démasqué !

L'animal était d'autant plus venimeux qu'il se sentait intègre : il abusait de sa pureté ! Je perdais mon temps et j'avais du mal à contenir ma légitime irritation. Puisqu'il était réfractaire à tout argument, je décidai d'en finir par un dernier trait : je lui offris une prise de participation. Furieux, il répondit prise de conscience. Le dialogue n'était plus possible, même avec des mots. Je pris congé de l'abbé.

En me raccompagnant, l'évêque m'avoua son inquiétude, après l'échec de cette tentative de conciliation.

— Je garde confiance, lui dis-je. Persuader les prolétaires que leurs intérêts sont les mêmes que ceux des patrons est une tâche ardue certes, mais ô combien exaltante !

Il me demanda d'excuser les excès qu'engendraient le renouveau de l'Eglise et l'ardeur des nouveaux prêtres. Je le rassurai :

— Ce n'est rien. J'ai su taire ma colère devant les injures de cet homme : après tout, le Christ en a subies de pires. En toute chose, la charité doit nous conduire.

Il me remercia de ces bonnes paroles et, puisque j'étais dans d'aussi bonnes dispositions, appela mon

attention sur la nature particulière de nos productions. N'était-il pas possible d'envisager quelque changement en la matière, progressivement bien sûr ?

— Mais c'est déjà fait ! lui dis-je. Vous prêchez un reconverti.

Et, le priant de croire à mes sentiments dévoués, je le quittai.

Il n'y eut pas de remise en marche de l'usine, pas de production nouvelle<sup>1</sup>. Pour une raison toute simple : après une flambée d'inspiration, les ouvriers ne purent s'entendre sur les nouveaux produits, ni trouver de matière première, encore moins organiser un réseau commercial. A tous ces niveaux, il m'avait été aisé de bloquer leurs initiatives en faisant jouer la solidarité patronale : j'avais le système économique avec moi. L'exercice de la parole ne doit pas faire négliger celui du pouvoir.

Néanmoins la grève persistait ; au conseil d'administration, on accusait ma mollesse ; à la municipalité, on accusait ma dureté. Il était temps d'agir. Je fis état publiquement de ma pitié au spectacle de tant de travailleurs désœuvrés : j'acceptais de négocier. Les premières réunions eurent lieu. Devant les meneurs des syndicats, qui entre eux s'appelaient « responsables », j'affectais des attitudes de concertation qui s'inscrivaient dans le « cadre d'une politique contractuelle » dont j'étais « farouchement partisan ». Je montrais ma bonne volonté aux prises avec des impératifs contraires. Je

---

1. *Note de l'éditeur* : Comme en témoignent les journaux de l'époque, il ne fut jamais question, dans l'affaire de la Médinform, de mettre en œuvre une nouvelle production. Il est probable que, consciemment ou non, Mapon a voulu grossir une idée passagère des grévistes pour valoriser son action. A moins qu'il ait seulement voulu relancer l'intérêt du lecteur entre ses chapitres 5 et 6. Un mémorialiste important doit parfois plier son passé aux nécessités du récit.

lançais des promesses verbales assorties de conditions qui me dispenseraient de les réaliser. J'avais des confidences socialisantes propres à désarmer l'adversaire. Je suscitais l'espoir au détour d'une phrase, l'Espoir, vrai antidote de la révolte, l'espoir du gain. J'étais à la limite l'avocat des prolétaires près le conseil d'administration... Ce fut peine perdue : l'on n'arrivait en fin de réunion qu'à prendre rendez-vous pour la prochaine ; ils ne voulaient rien signer.

Je pris alors la décision de frapper un grand coup social, en court-circuitant les syndicats. N'étions-nous pas menacés de rupture de stocks ? J'appelai tous les travailleurs à un vaste rassemblement dans l'usine, au moyen de tracts que l'on parachuta d'hélicoptère. La veille, les syndicats tentèrent difficilement de dissuader leurs troupes de venir ; n'y parvenant pas, et espérant que ce rassemblement allait permettre un renouveau de mobilisation, ils finirent pas laisser faire. Mais ils refusèrent d'y participer : c'était l'idéal pour moi.

J'arrivai à l'usine avec un retard calculé. L'assemblée chantait, scandait des slogans, dans une atmosphère plutôt sympathique. Il faisait beau. Il y avait une sorte d'enthousiasme, de gaieté dont je me souviendrai toujours ; on eût dit l'anniversaire de la Libération, ou, pour le moins, un 14 juillet. Je venais justement pour libérer les ouvriers d'une grève aliénante... Mon exorde fut direct :

« Compagnons, je vous ai compris ! (*murmures*). Et c'est pourquoi je suis venu ici. (*Attente silencieuse.*) Après avoir été pendant plusieurs semaines à l'écoute de votre mouvement, je sais maintenant ce que vous voulez. Je sais que, profondément, vous désirez une société plus juste, un travail plus digne, des rapports plus humains. Mais je vous en supplie : ne coulez pas le bateau dans lequel nous naviguons. Ne vous laissez pas traiter en paroissiens par des irresponsables : vous n'êtes plus des enfants de chœur, que diable ! »

## MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Ayant ainsi créé le lien avec mon public et contré mon abbé subversif en des termes sensibles aux camarades C.G.T., je pus exposer mes deux propositions principales :

1. Amélioration des conditions de sécurité (« qui demande des investissements auxquels on ne pourrait procéder si cet arrêt de travail devait se prolonger »).

2. Création d'une commission d'étude destinée à organiser dans l'avenir (un avenir lointain) la participation des ouvriers *français* aux résultats de la société (« C'est alors que nous nous sentirons tous lancés dans une même aventure humaine ! »).

« Ce que je vous propose avec cette modification sans précédent du rapport capital/travail et le perfectionnement de la Sécurité, dis-je en conclusion, c'est *le changement sans le risque* ! C'est pourquoi il vous faut éviter de scier la branche sur laquelle *nous* sommes assis. Car nous devons *ensemble* autogérer la classe ouvrière, même s'il faut pour cela remettre en cause le pouvoir syndical. »

Mon allocution eut un succès mérité : on devait la reproduire le lendemain dans la presse. En rentrant chez moi le soir, je me détendis en écoutant l'*Adagio* d'Albinoni. Une musique extraordinaire, propre à apaiser toute grève...

Mais il y avait encore un bastion à réduire, les O.S. animés par l'abbé Prolau, et qui, en refusant de se rendre, divisaient la classe ouvrière. Ils se plaignaient des conditions de travail. On ne leur demandait pourtant pas d'inventer la poudre ! N'importe, j'allai dès le lendemain les réconcilier avec leur tâche, leur expliquant qu'ils avaient la chance peu commune d'être les piliers d'une entreprise dont mes collègues et moi-même formions la voûte et la flèche. Je concédai qu'à certains moments ils pouvaient, certes, éprouver quelque lassitude — qui n'en ressent ? Mais je leur promis

de faire étudier par des psychologues spécialisés leurs conditions de travail, afin d'accroître en eux l'impression de créativité, sans nuire à l'impératif du rendement. Et de déclarer à mes O.S. déjà rentables, et bientôt créatifs :

— Songez, Messieurs, songez qu'il vous suffit d'un geste, un seul petit geste aisément répété, pour participer pleinement à l'expansion dynamique de notre affaire, sinon à ses fruits !

Je complétais ma formule, à l'intention des travailleurs immigrés :

— Et à l'œuvre économique de la France !

Une prime, ajoutée à ces exhortations, vint à bout de leur obstination. Et tous rentrèrent dans le rang, depuis les O.S. jusqu'aux cadres, en passant par les employés : cols bleus, cols blancs, et cols bleu-blanc-rouge. Et bientôt dans l'usine, tout marcha pour le mieux, dans les meilleurs des ateliers, le long des plus jolies chaînes, au rythme des plus belles cadences. On fit même aménager de nouveaux locaux de direction spécialement conçus pour une future occupation des travailleurs et où, évidemment, on ne dirigeait pas la société : dans notre économie, il faut répondre *aussi* aux besoins des grévistes. Chelet trouvait mon idée très humaine. Quant au chef de publicité, il tira de cette affaire de pseudo-autogestion un slogan qui fit fureur : « La pilule Medinform, c'est le sexe qui s'autogère. »

Le succès de ma politique sociale me valut une certaine notoriété. On me demanda plusieurs conférences. Et j'eus la bonne surprise, cette année-là, de recevoir le prix Pinay de la Paix Sociale, qu'avait récemment fondé le C.N.P.F. On me remit le prix cérémonieusement à la Chambre de Commerce de Paris, en présence de patrons importants, dont certains d'avant-garde. Et comme le capitaliste est un être sensible qu'il

faut aider à croire à la valeur de son propre système, je crus bon de faire l'éloge du profit devant ces Messieurs.

« Le profit est dans notre société, dis-je hautement, tout à la fois un élément moteur, un élément mâle, un élément moral.

« Moteur parce que, grâce à lui, personne ne cède à la tentation du relâchement.

« Mâle, parce que refuser le profit, ce serait se mettre dans la position ridicule d'une femme qui voudrait faire un enfant sans passer par l'amour prétendu impur d'un homme. Le profit mène le monde.

« Moral surtout ! D'abord parce qu'il rend les hommes égaux : chacun peut librement se placer sous sa loi, en inventant, par exemple, un moulin à légumes. Ensuite, parce que le profit, en nous libérant de nos besoins financiers, désaliène l'homme.

« En un mot, le profit, c'est le Bien, et le stade supérieur de l'*Homo sapiens*, c'est l'*Homo profitus*. Mettre en doute le profit serait une escroquerie morale<sup>1</sup>. »

Chelet buvait mes paroles. En revenant sur l'autoroute, il me fit part de son accord profond :

— C'est juste : le profit est l'un des ressorts naturels fondamentaux de l'homme.

— Oui, dis-je : surtout s'il est réparti inéquitablement.

— Comment ? se récria-t-il.

— Allons, ne vous laissez pas abuser par la littéralité de mes propos. Je dis que le capitalisme est un moteur à deux temps, alliant le profit à l'injustice sociale.

— Mais moi qui soutiens partout que notre système est le plus juste !

---

1. *Note de l'éditeur* : Le P.-D.G. Mapon, dont l'un des mots connus était : « Au xx<sup>e</sup> siècle, la Propriété, c'est l'Emprunt », s'inspire ici d'un discours que son service de documentation avait tiré des archives, et qui fut prononcé par Pierre Bercot le 16 novembre 1964. D'où l'aspect ancien et quelque peu classique de la langue employée.

## MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

— Vous avez raison de le faire croire, quoique par ailleurs...

— L'injustice sociale !

— Elle est déjà plus « sociale » que l'injustice tout court.

Ralentissant, je me tournai un instant vers lui :

— Prenons le terme d'*inéquité*, si vous voulez : il a une coloration plus latine, plus technique, plus pertinente.

— Eh bien ?

— Certes, repris-je, vouloir l'injustice pour l'injustice serait criminel. Mais constater que l'inéquité sociale sert le système capitaliste, et partant la prospérité générale, voilà qui est réaliste.

— Comment cela ?

— Nous avons deux groupes sociaux : les plus favorisés, ou privilégiés, et les moins favorisés ; remarquons que les moins favorisés, étant tout de même favorisés, n'ont pas à se plaindre. Vous me suivez ?

— Soit.

— Que se passe-t-il alors ? Les privilégiés fournissent volontiers un travail dont le bénéfice est sans commune mesure avec l'effort à fournir. Les moins favorisés de leur côté, pour vivre décemment, sont amenés comme nécessairement à fournir des efforts supplémentaires. Ainsi, le gain attire les uns, la nécessité pousse les autres, et voilà notre société en mouvement ! D'autant que l'appât du gain pousse les premiers à pousser les seconds. Personne ne chôme, tout le monde *produit*, n'est-ce pas un système génial, mon bon Chelet ?

— On dirait.

— Or, son efficacité rachète son inéquité, puisqu'en accroissant le niveau économique de tous, elle finit par profiter à l'ouvrier lui-même !

Chelet était béat, et sa béatitude sanctifiait mon langage. Je poursuivis :

— Ainsi, l'injustice d'un moment conduit à la prospérité en quelques mois, quelques générations ou quel-

## MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

ques siècles ! Par le biais de l'inéquité, le capitalisme poursuit la justice éternelle, et sans doute pour toujours ! Il fait survivre les populations qui le font prospérer, quelle admirable réciprocité ! Tel est le génie du système auquel nous nous donnons sans compter — pour une fois —, et qui d'ailleurs nous le rend bien.

— Donc, le capitalisme est juste.

— Absolument. Le capitalisme est juste, foncièrement juste, mais à long terme. Il suffit d'être patient.

— Mais comment faire admettre aux moins favorisés l'inéquité provisoire ?

— En les y habituant. On doit les aider. D'où la nécessité de légitimer les injustices qu'on ne peut supprimer. Les seules bonnes injustices sont les injustices établies. Le tort des révolutions, c'est de désordonner les injustices. Honte à ceux qui persuadent les travailleurs qu'ils sont malheureux dans une société injuste ! C'est une action nuisible à la paix sociale.

— Ainsi, conclut Chelet, tout est humain dans notre économie. L'entreprise est vraiment au service de l'homme, et non l'inverse. Le monde libre est bien fait. On doit s'y aimer.

Et c'étaient là de sages paroles. Car, profondément, l'homme aime l'homme. Les cannibales l'ont bien montré.

*(à suivre)*